

Le Trou
Le matin des cafards
Le Trou (Dong/The Hole), Taiwan/France 1998,95 minutes
Marc-André Brouillard

Number 204, September–October 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59325ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brouillard, M.-A. (1999). Review of [Le Trou : le matin des cafards / *Le Trou (Dong/The Hole)*, Taiwan/France 1998,95 minutes]. *Séquences*, (204), 44–44.

Le Trou

Le matin des cafards

À sept jours de l'an 2000, une menace plane sur les habitants de Taipei. Les autorités viennent de confirmer l'apparition d'un virus qui contamine peu à peu la ville. Le virus de Taiwan, comme on le surnomme, transforme ses victimes en cafards à la recherche d'endroits sombres où se terrer. Réalisé dans le cadre d'une série intitulée 2000 vu par... produite par la chaîne européenne Arte, Tsai Ming-liang, réalisateur du *Trou*, a voulu révéler dans son film l'isolement dans lequel l'humanité sombre peu à peu et dont l'évolution funeste est illustrée par la menace d'un virus déhumanisant.


L'isolement transparait d'abord dans les lieux physiques de l'action. Un seul lieu, un immeuble labyrinthique, où s'entassent des centaines de personnes — ceci étant suggéré par une pluie de déchets tombant littéralement du ciel dans un couloir aérien réservé à cet effet —, mais où personne ne se croise jamais. Hormis la visite d'un homme égaré et celle d'un chat en quête de nourriture, le magasin d'alimentation, situé au sous-sol de l'immeuble, est déserté.

Vivant l'un au-dessus de l'autre dans des appartements exigus, un homme et une femme sont contaminés par l'ennui. L'homme fume, boit et mange, seul devant son téléviseur. Le seul être avec lequel il développe une relation est un chat à qui il offre des boîtes de thon. Revenant chez lui à la suite de la visite d'un plombier venu inspecter l'étanchéité de la plomberie, l'homme découvre un trou au milieu de son salon, qui devient une fenêtre ouverte sur la vie de cette femme, sa voisine. Le trou devient peu à peu le lien unissant deux êtres. D'abord voyeur distrait, l'homme observe la femme sans jamais lui adresser la parole jusqu'à ce que, progressivement, il s'intéresse à sa vie. Il va même jusqu'à débarrasser le trou du tas de pierres qui l'entoure pour le rendre plus accessible. La vie de la femme est faite de désirs refoulés. Dès l'apparition du regard de l'homme, apparaît le désir. Désir que la femme exprime à travers une série de chorégraphies empruntées aux comédies musicales des années 50. Ainsi, la femme devient, pendant un moment, une séductrice qui exprime sa sensualité dans une succession de tableaux. Mais, elle a choisi d'occulter ses désirs en évitant tout contact avec l'homme et en trouvant plutôt le réconfort et la satisfaction grâce à son appareil-radio et à son téléviseur, ou encore dans la voix d'un amant au bout du fil. L'isolement dans lequel s'enfonce la femme prend alors des proportions de naufrage. L'appartement dans lequel elle vit se remplit d'eau, jusqu'à ce qu'une main salvatrice provenant du plafond la tire du déluge.

La mise en scène de Tsai Ming-liang veut évoquer un monde apocalyptique. Un immeuble à l'extérieur duquel sévit le déluge et dans lequel plane la menace d'un virus. L'appartement de la femme, ravagé par l'eau et l'humidité, et la métamorphose des individus en insectes rampants, référence à *La Métamorphose*, de Franz Kafka, sont les signes annonciateurs d'une nouvelle ère de décadence, sorte de matin des cafards.



La voix d'un amant au bout du fil

Le film de Tsai Ming-liang, avec ses longs silences et la quasi absence de dialogue, fait penser à une fable: une fable que le spectateur peut, à son gré, alimenter de dialogues intérieurs. Ainsi, le film s'enrichit de notre imaginaire et de notre propre expérience. Là réside toute sa force: dans ces espaces de silence, trop rares au cinéma, et dans lesquels le dialogue s'établit sans qu'un mot ne s'échange et où, enfin, nous avons l'impression de saisir le temps. *Le Trou* rappelle le rythme de nos propres vies, de nos gestes machinaux, de nos désirs primaires et de nos angoisses. *The Hole* est un film humble qui observe l'être humain dépouillé de tous ses artifices, dans ses silences, dans ses recueils, dans ses souffrances. Comme ce type de film trouve peu d'échos de nos jours, sa fin heureuse ne parvient pas à atténuer la portée pessimiste de son propos, comme s'il s'agissait d'une forme de testament d'un cinéma appelé à disparaître à l'aube d'un nouveau millénaire. 

Marc-André Brouillard

LE TROU (Dong/The Hole)

Taiwan/France 1998, 95 minutes — Réal.: Tsai Ming-Liang — Scén.: Tsai Ming-liang, Yang Pi-Ying — Photo: Liao Peng-Jung — Mont.: Hsiao Ju-Kuan — Mus.: Yang Ching-an — Déc.: Lee Pao-Lin — Int.: Yang Kuei-Mei (la femme), Lee Kang-sheng (l'homme), Miao Tien (le vendeur), Tong Hsiang-chu (le plombier) — Prod.: Caroline Benjo, Carole Scotta, Peggy Chiao — Dist.: Tonic.